

Vues d'ensemble

Numéro 242, mars-avril 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/47758ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2006). Compte rendu de [Vues d'ensemble]. *Séquences*, (242), 55-59.



CASANOVA

Giacomo Casanova, libre penseur et libertin s'il en est, incarne le personnage aux mille visages prêt à tout pour améliorer son sort de mortel. Le dernier long métrage de Lasse Hallström, **Casanova**, promet de ne pas faire l'unanimité puisqu'il accorde plus d'importance à l'intrigue et au contexte qu'à l'élaboration d'un personnage central complexe et nuancé. Le galant escroc, établi à Venise au milieu du 18^e siècle, fait succomber les dames au plaisir charnel par son charme et s'attire les foudres du Vatican par son insubordination à la morale chrétienne.

Cette dernière version des tribulations galantes de Casanova ne supporterait pas le test des comparaisons — pensons à **Il Casanova di Federico Fellini** —, ce qui n'en fait pas pour autant une œuvre sans intérêt. Hallström assume pleinement le ton *commedia dell'arte* qu'il confère au récit. Il présente une comédie de caractère aux accents pathétiques et satiriques et ne cesse de multiplier les références aux personnalités, aux coutumes et aux événements contemporains. Dans ce tableau rococo, le réalisateur trace efficacement de quelques traits les personnages et il maintient un rythme soutenu pour ce récit désopilant et drolatique. À lui seul, le personnage de Casanova (Heath Ledger) parle peu, son manque de charisme le rend invraisemblable en séducteur et le rapproche plutôt de la farce. Mais les points appréciables de cette *dolce vita* vénitienne sont ceux qui traduisent l'aube d'une modernité. En effet, l'heure est à la prise de conscience chez les femmes, à l'effervescence philosophique chez les libres penseurs et aux grandes découvertes scientifiques chez les académiciens. On y présente une Rome dont l'emprise sur les périphéries est affaiblie et dont le dogmatisme ne parvient plus à s'étendre sur l'ensemble des pratiques sociales. Et le Casanova de Hallström, c'est aussi le mythe qui coexiste avec le personnage et avec l'homme; c'est le symbole d'une culture libertine que se réapproprie la classe populaire pour son théâtre de marionnettes grivoises.

DOMINIC BOUCHARD

■ États-Unis 2005, 108 minutes — Réal. : Lasse Hallström — Scén. : Jeffrey Hatcher, Kimberly Simi — Int. : Heath Ledger, Sienna Miller, Jeremy Irons, Oliver Platt, Lena Olin, Charlie Cox, Philip Davis, Natalie Dormer, Stephen Greif, Helen McCrory, Ben Moor, Adelmo Togliani — Dist. : Équinoxe — Cote : ★★★



FATELESS

Dans une lumière blafarde, des hommes vêtus de combinaisons rayées noir et blanc, en rangs serrés, se balancent sur place imperceptiblement puis de manière de plus en plus évidente pour certains, afin de tenir debout le plus longtemps possible sachant que leur chute à terre entraînera leur mort. La scène a un effet hypnotique sur le spectateur, qui se retrouve littéralement intégré dans le groupe. Voici l'un des moments forts du premier film en tant que réalisateur de Lajos Koltai, par ailleurs directeur photo pour **Mephisto** et **Sunshine** d'István Szabó.

Adapté de son propre roman semi-autobiographique par le Hongrois Imre Kertész, prix Nobel de littérature, le film met en scène l'adolescent Gyuri Koves pris dans la tourmente de la Seconde Guerre mondiale. Il comprend peu, comme beaucoup de ses coreligionnaires juifs hongrois, ce qui lui arrive. Tout d'abord sa famille perd tous ses avoirs.

Embarqué dans une rafle pour une raison incompréhensible pour lui, Gyuri se retrouve dans des wagons à bestiaux déportés dans un camp de concentration. Confronté à une mort imminente, Gyuri devient alors un anonyme *être sans destin* (titre français du roman), libéré en quelque sorte, puisque sa mort peut arriver n'importe quand et qu'il n'a plus d'autre issue que de vivre pleinement chaque instant qu'il lui reste.

Koltai, par une palette d'images aux tons sépias de plus en plus délavés, réussit à augmenter le côté irréel de cette situation cauchemardesque où le drame peut surgir à tout moment. Il dirige de main de maître un jeune acteur, Marcell Nagy, qui incarne de manière étonnante ce Candide animé de la fureur de vivre de ces survivants qui ont trouvé dans l'entraide et l'amitié les moyens de passer au travers de cet enfer où un simple bol de soupe anémique prend, par le reflet de la lumière, une valeur inestimable.

LUC CHAPUT

■ SORSTALANSÁG — Hongrie / Allemagne / Royaume-Uni 2005, 136 minutes — Réal. : Lajos Koltai — Scén. : Imre Kertész d'après son roman — Int. : Marcell Nagy, Aron Dimeny, Andras M. Kecskes, Jozsef Gyabronka, Endre Harkanyi, Daniel Craig — Dist. : Équinoxe — Cote : ★★★



HISTOIRE DE FAMILLE

Le titre du nouveau film de Michel Poulette résume à lui seul le sujet des productions québécoises les plus intéressantes de ces derniers temps; **Les Invasions barbares**, **La Vie avec mon père**, **Familia** ou **C.R.A.Z.Y.** traitent tous des interrelations tumultueuses au sein d'une famille. **Histoire de famille** est donc définitivement dans la vague mais se distingue des œuvres précédentes par une ambition démesurée. En effet, le réalisateur propose ici une chronique explorant parallèlement le développement d'une famille rurale à celui, plus global, de la société québécoise au cours de la Révolution tranquille. Mais Poulette n'est pas Visconti et **Histoire de famille** manque du souffle épique nécessaire à une telle entreprise artistique.

L'intrigue se concentre sur l'évolution des membres d'une famille typique, patriarcale, tentés par les mœurs modernes : exode à Montréal, sexe avant le mariage, avortement, épanouissement professionnel et sexuel de la femme, etc. Une famille qui éclate pour finalement se réinventer : voilà la recette idéale pour un mélodrame. Malheureusement, l'émotion n'est pas au rendez-vous. Le film s'assure de faire avancer à la hâte ses divers épisodes, délaissant ainsi l'exploration psychologique des protagonistes. Seule exception : la cadette, Monique, le cœur (fragile) de la famille, le seul personnage pour lequel on sent une certaine affinité.

Pour une œuvre frôlant les trois heures, la structure anecdotique et linéaire prise par Poulette semble inadéquate. Ce qui dérange particulièrement ici, c'est le ton uniforme. Chacune des scènes, dotée d'une intensité dramatique constante, laisse le spectateur sur ses gardes, en attente d'éventuelles montées ou relâches de tension qui ne viendront jamais; le discours, mélodramatique, ne parvient pas à décoller. Le manque de nuances est aussi souligné par une musique omniprésente aplatissant les dialogues, pleine d'un sentimentalisme de téléroman. **Histoire de famille** ayant été d'abord conçu pour le petit écran, il aurait dû s'en tenir à ses ambitions originales.

JOZEF SIROKA

■ Canada [Québec], 2006, 165 minutes — Réal. : Michel Poulette — Scén. : Guy Fournier, Normand Canac-Marquis — Int. : Danielle Proulx, Luc Proulx, Catherine Allard, Juliette Gosselin, Évelyne Rompré, Sébastien Huberdeau, Louis-Philippe Dandenault, Catherine Trudeau, Gabriel Sabourin, Maxim Roy, Serge Thériault — Dist. : Christal — Cote : ★1/2



JOYEUX NOËL

La musique, dit-on, adoucit les mœurs. L'application de cet adage semble peu crédible en temps de guerre, et pourtant... Quand, au milieu de la nuit sur un champ de bataille, une voix s'élève, les soldats redeviennent des hommes.

Inspiré de faits réels et soutenu par une recherche exhaustive, le second film de Christian Carion (**Une hirondelle a fait le printemps**) relate un événement singulier s'étant produit dans les tranchées meurtrières de la Grande Guerre, la nuit de la veille de Noël 1914. Encore aujourd'hui méconnu du grand public, la Trêve est sans doute la plus belle réponse à l'absurdité de la guerre. C'est d'ailleurs le message que Carion s'est proposé de livrer dans cette histoire de fraternisation spontanée bourrée de valeurs humaines. Mettant en scène un lieutenant français, un pasteur écossais et un ténor allemand emporté par le tourbillon de la conscription, la trame narrative du film se présente comme une entité tripartite. De façon délibérée, le réalisateur ne choisit pas son camp et contraint le spectateur à faire de même. Pour étayer son propos, Carion opte pour des prises de vue à hauteur d'homme. Loin des scènes de batailles que le cinéma nous donne habituellement à voir, **Joyeux Noël** nous entraîne au-delà des hostilités pour nous rappeler que la guerre est d'abord faite par des hommes, « frères ennemis » qui, finalement, se ressemblent.

Bien qu'intelligent et très bien rendu, ce film comporte tout de même quelques irritants. Outre certaines scènes qui auraient gagné à ne pas être accentuées par la surenchère émotive, la postsynchronisation des « voix chantées » vient altérer la crédibilité du jeu des acteurs. Ce qui n'empêche pas que la trame sonore soit d'une grande beauté.

Il reste, somme toute, que ce film trouve son utilité dans un monde qui ploie sous les conflits de toutes sortes et où, souvent, la dimension humaine est évacuée.

YASMINA DAHA

■ France / Royaume-Uni 2005, 116 minutes — Réal. : Christian Carion — Scén. : Christian Carion — Int. : Diane Krüger, Benno Fürmann, Guillaume Canet, Gary Lewis, Dany Boon, Daniel Brühl, Steven Robertson, Alex Frens — Dist. : Séville — Cote : ★★1/2



MEMOIRS OF A GEISHA

La geisha, cette « personne-art » nippone, se doit de maîtriser, parmi d'autres, les arts de la musique, du chant, de la cérémonie du thé et de la danse traditionnelle pour acquitter cette fonction sociale soigneusement orchestrée qu'est d'être hôtesse distinguée. **Memoirs of a Geisha**, deuxième long métrage de Rob Marshall et adapté du roman d'Arthur Golden, raconte la vie d'une de ces femmes au destin tragico-romantique et garantes d'une tradition qui se voit menacée par la culture américaine au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale. L'ultime question est de savoir comment le réalisateur de **Chicago** traduit sur pellicule cette tradition vieille de plusieurs siècles qui a fait couler tant d'encre.

Incontestable est la qualité du travail de la direction artistique qui donne à voir une orgie de couleurs avec des décors et des costumes luxuriants, mais ce baume d'exotisme ne vient que temporairement soulager les ratés. Passons outre les dialogues anglais enduits d'un accent asiatique qui souligne d'emblée l'américanisation de ce sujet on ne peut plus japonais, il reste que **Memoirs of a Geisha** souffre d'une mise en situation diligente, de ses personnages verbeux et d'un montage qui ne cesse de discontinuer les mouvements de caméra. C'est peut-être par souci de rejoindre un très (trop) large public que le réalisateur néglige le non-dit, le demi-mot et la métaphore.

L'univers des geishas est une méritocratie bien cruelle où la beauté et le talent peuvent offrir à celle qui saura rassembler toutes ses énergies et résister à toutes les attaques une place de choix. L'animosité que provoque la soif de reconnaissance contraste considérablement avec la noblesse des visages de craie et des kimonos de soie. Bien que la réalisation nous fasse regretter toute la sensualité et l'efficacité d'un Wong Kar Wai, le long métrage de Marshall met de l'avant un bon nombre de problématiques intéressantes — identité culturelle, Japon d'avant et d'après-guerre, amour impossible, microcosme des geishas, etc. —, sans toutefois trouver le ton idoine pour faire ressortir quelques contrastes.

DOMINIC BOUCHARD

■ **LES MÉMOIRES D'UNE GEISHA** — États-Unis 2005, 145 minutes — Réal. : Rob Marshall — Scén. : Robin Swicord, Doug Wright, d'après le roman *Memoirs of a Geisha* de Arthur Golden — Int. : Ziyi Zhang, Ken Watanabe, Gong Li, Michelle Yeoh, Yuki Kudo, Koji Yakusho, Cary-Hirokyu Tagawa, Karl Yune, Tsai Chin, Zoe Weizenbaum, Suzuka Ohgo, Samantha Futerman, Kaori Momoi — Dist. : Columbia — Cote : **



MRS. HENDERSON PRESENTS

Dans l'Angleterre des années 1930, une veuve joyeuse se porte acquéreuse d'un cabaret du coloré quartier Soho. Elle qui ne connaît rien à l'affaire, Mrs. Henderson veut concurrencer les autres théâtres par tous les moyens possibles, quitte à choquer l'establishment. Ses spectacles en boucle et ses interprètes féminines nues feront date et provoqueront une petite révolution dans le showbiz londonien.

Si quelques cinéastes avaient déjà porté à l'écran certains moments chauds de la carrière du Windmill Theater, aucun n'avait approché celle par qui le scandale arriva dans la bonne société, sa propriétaire Henderson. Stephen Frears, lui, n'a pas hésité à filmer le charme des (nombreux) travers de cette *glamouraholic*, petite vieille pincée qui n'hésitait pas à inventer n'importe quel exploit à son défunt mari pour convaincre les cercles artistiques de cautionner ses spectacles. Bien que le théâtre ait connu plusieurs creux de vague (l'affaire est propriété d'un exploitant de numéros érotiques depuis la fin des années 1960), les piliers des variétés britanniques ressentent tout de même une fierté en rappelant que le Windmill continua ses représentations sous les bombes allemandes pour donner du courage aux citoyens apeurés et changer les idées aux soldats britanniques.

À la façon d'un *musical*, **Mrs. Henderson Presents** enchaîne les numéros avec entrain et précision, forces imputables à la réalisation de Frears, le besogneux cartésien tout indiqué pour mener cette aventure à bon port. Certaines scènes sont particulièrement réussies, dans le *timing* et l'exécution, comme celle où la directrice tente de soudoyer le responsable de la censure lors d'un goûter mis en scène sans décorum aucun. Mais il faut reconnaître que sans les performances de Judi Dench, Bob Hoskins et Christopher Guest (**Spinal Tap**), le film aurait rapidement fui les mémoires les plus clémentes. Et entre tout ce tapage de chants et de danses rayonne la lumineuse Kelly Reilly, le flirt londonien de Romain Duris dans **L'Auberge espagnole** et sa suite : seins nus, regard perçant et exaltation contagieuse, sa Maureen brille de tous ses feux et témoigne mieux que quiconque de l'effervescence délicieusement délurée qui pouvait régner au Windmill.

CHARLES-STÉPHANE ROY

■ **Royaume-Uni 2005, 103 minutes — Réal. : Stephen Frears — Scén. : David Rose, Kathy Rose, Martin Sherman — Int. : Judi Dench, Bob Hoskins, Will Young, Kelly Reilly, Thelma Barlow, Christopher Guest — Dist. : Alliance — Cote : ****



LE SILENCE

L'introductrice instaure d'emblée le climat qui régnera autour du protagoniste principal. Olivier, joué avec rigueur par Mathieu Demy, vivra un traumatisme psychologique qu'il devra apaiser dans la force saisissante des paysages de l'île de beauté.

Le deuxième long métrage d'Orso Miret irradie par cette fusion authentique des arides montagnes corses et de ce silencieux récit, laborieux et ravissant.

Un jeune homme, originaire de l'île, y est en vacances avec sa fiancée enceinte de trois mois, pour se détendre et se dépayser de la métropole française. Témoin involontaire d'un meurtre brutal par un compagnon de chasse, il décide de garder le silence.

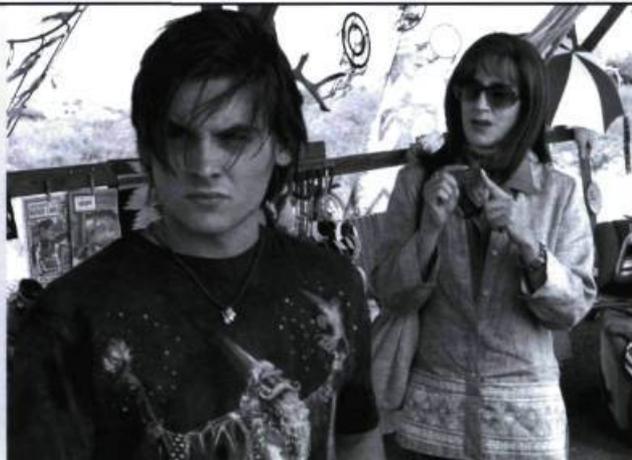
L'omerta est l'histoire d'une poignée de chasseurs qui ne désirent pas laisser s'effriter les liens qui les unissent. Comment construit-on notre identité ? Qu'est-ce qui fait que notre culture, nos traditions nous contraignent à garder le silence ?

Il subsiste de violents symboles dans ce film. D'abord, cette chasse où se côtoient honneur et angoisse : une énonciation des corps empreinte de douleurs, de renversements et de cruautés. C'est à l'intérieur des exposés sauvages et primitifs que les symboles de Miret naissent. Parmi cette chair et ce sang qui abritent le film, la douleur psychologique d'Olivier prend tout son sens.

Le Silence persiste et, embrassant une montagne omniprésente au souffle oppressant, charme les spectateurs. Le format scope utilisé empoigne et enlace la nature tel un personnage. Non seulement elle devient révélatrice de sens, mais elle établit l'atmosphère et baigne chaque incident d'une fabuleuse inquiétude.

MATHIEU L'ALLIER

■ France 2004, 104 minutes — Réal. : Orso Miret — Scén. : Orso Miret, Roger Bohbot et Agnès de Sacy — Int. : Mathieu Demy, Natacha Régnier, Thierry de Peretti, Muriel Solvay, Angèle Massei, Pierre-Marie Mosconi — Dist. : K-films — Cote : ★★½



TRANSAMERICA

Après avoir abordé le thème de l'homosexualité dans un des segments du film **Boys to Men** en 2001, le scénariste et réalisateur Duncan Tucker explore cette fois le monde du transsexualisme. Son long métrage suit le parcours de Stanley, un transsexuel de Los Angeles qui, à quelques jours de l'opération qui le transformera définitivement en femme, apprend non seulement qu'il a un fils de 17 ans, mais que celui-ci est emprisonné à New York. Sur la route qui mène l'adolescent chez son beau-père, Stanley en découvrira davantage sur son fils et sur sa propre vie.

Petit film indépendant qui a fait fureur à Berlin ainsi qu'à plusieurs festivals où il a été présenté, **Transamerica** est un *road movie* un peu longuet, somme toute assez conventionnel, sans artifices ni effets cinématographiques. Il se dégage par contre de cette histoire loufoque, triste et ironique, qui frôle par moments la caricature, un portrait sensible d'une personne meurtrie à la recherche de sa dignité. En résulte aussi un joli et touchant plaidoyer sur la quête d'identité et des valeurs humaines et sur l'acceptation de soi.

Mais, à l'instar de **Monster** de Patty Jenkins, **Transamerica** s'avère surtout et avant tout un film de performance qui repose sur l'interprétation de sa comédienne principale. Felicity Huffman, qui, en plus d'avoir effectué plusieurs recherches sur le propos, a assisté à de nombreux congrès de transsexuels, s'est donnée corps et âme pour ce rôle. Avec sa voix grave, son épais maquillage, sa chevelure brune, ses gestes maladroits et sa démarche particulière, la comédienne de la populaire télésérie *Desperate Housewives* est méconnaissable et apporte à son personnage anxieux, mal à l'aise et maniéré une vérité quasi palpable. Cette prestation mémorable lui a d'ailleurs valu un Golden Globe ainsi que plusieurs autres récompenses et lui ouvre donc directement la voie vers les Oscars. À ses côtés, Kevin Zegers offre quant à lui une interprétation fort honorable dans le rôle du fils prostitué et toxicomane.

PIERRE RANGER

■ États-Unis 2005, 103 minutes — Réal. : Duncan Tucker — Scén. : Duncan Tucker — Int. : Felicity Huffman, Kevin Zegers, Fionnula Flanagan, Graham Greene, Burt Young, Elizabeth Peña — Dist. : Alliance — Cote : ★★½



TRISTAN AND ISOLDE

Qui ne connaît pas l'histoire de ces deux amants du Moyen Âge qui inspira notamment Richard Wagner ? La légende celtique a plusieurs versions, celle de Kevin Reynolds est fidèle à son esprit, sauf que Tristan et Iseut n'ont pas eu besoin de philtre d'amour pour tomber amoureux. Et quand Iseut devient l'épouse du roi Marke, Tristan est déchiré entre l'amour filial qu'il éprouve pour son bienfaiteur (qui l'a sauvé de la mort, recueilli et élevé) et l'irrépressible passion qui le lie à Iseut. Et bien sûr, cette histoire ne peut pas bien finir et se termine dans la plus classique des tragédies.

Ridley Scott a longtemps rêvé de mettre en scène **Tristan and Isolde**. Mais au fil des ans, il était toujours sollicité par des projets plus pressants, si bien que finalement lui et son frère, Tony Scott, sont devenus producteurs exécutifs de ce film dont ils ont confié la mise en scène à Kevin Reynolds.

Le réalisateur de **Robin Hood: Prince of Thieves** et de **The Count of Monte Cristo** nous a prouvé qu'il sait orchestrer des duels et des batailles. Énergiques luttes corps à corps, cavalcades entraînant dans de sombres forêts évoquant un monde primitif, c'est la partie la plus réussie de ce film où l'on voit sans cesse renaître la guerre entre Irlandais et clans anglais.

Même si James Franco s'est entraîné pendant six mois pour être un guerrier performant, cela ne fait pas de lui un acteur convaincant et il est visiblement plus à l'aise sur les champs de bataille que dans les bras de Sophia Myles, cette comédienne étant à peu près totalement dépourvue de charme et, surtout, de présence.

Du coup, on prend le parti du roi Marke tant Rufus Sewell habite son personnage avec une force tranquille. Erreurs de distribution ? Incompétence en direction d'acteurs ? Toujours est-il que l'on sort de ce film mi-figue, mi-raisin.

FRANCINE LAURENDEAU

■ **TRISTAN ET YSEULT** — Grande-Bretagne / États-Unis 2005, 125 minutes — Réal. : Kevin Reynolds — Scén. : Dean Georganis — Int. : James Franco, Sophia Myles, Rufus Sewell, David Patrick O'Hara, Mark Strong, Henry Cavill, Bronagh Gallagher — Dist. : Fox — Cote : **



USHPIZIN

En araméen, langue de l'Antiquité parlée dans tout le Proche-Orient, le mot « ushpizin » veut dire « invités », et plus particulièrement les invités qui se présentent dans les foyers juifs lors de la fête du Sukot. Événement annuel qui, chez les pratiquants, demeure symbole de l'amour, de la foi, de la joie et du partage.

Mais qu'arrive-t-il lorsque les invités en question manifestent un comportement douteux et qu'on finit par apprendre que le maître du foyer a lui-même un lourd passé ? Cela donne une comédie *made in Israel* où ironie, humour noir, sarcasme, tendresse, petites vengeances, mots d'esprit, fidélité, religion, laïcité et autres agréments et inconvénients, aussi bien sociaux que religieux et personnels, s'enchevêtrent avec, comme résultat, un petit film surprenant.

Auteur du scénario et comédien principal, Shuli Rand a abandonné son métier de comédien pour entrer en religion. Exceptionnellement, il a accepté de jouer dans ce film avec, pour condition, que sa propre femme tienne le rôle de l'épouse.

Charismatique, vertigineux, énorme, Rand explore son personnage en lui attribuant une aura de mystère qui envahit l'écran. Il est dommage qu'une fois le film terminé, il ait décidé de retourner étudier les livres saints. Quant à Giddi Dar, il livre ici un deuxième long métrage rempli de promesses. Tant au niveau de la mise en scène (rythmée, sans aucun moment mort) que de la direction d'acteurs (impeccable) et du travail de caméra (s'infiltrant dans chaque recoin et enveloppant les personnages jusqu'à nous donner le vertige), **Ushpizin** confirme avec bonne humeur le renouveau du cinéma israélien, nouvelle vague amorcée depuis déjà quelques années et qui se confirme de film en film. Pour un pays constamment bouleversé par les drames du conflit au Moyen-Orient, on ne peut que saluer la qualité et l'intégrité de la production.

Avec **Ushpizin**, Giddi Dar a réalisé un film audacieux, cruel, humain, d'une force dramatique étonnante qui amuse, émeut et par la même occasion donne à réfléchir sur la fragile et souvent intransigeante distance qui sépare le séculier du religieux. Ⓢ

ÉLIE CASTIEL

■ **HA-USHPIZIN / THE GUESTS** — Israël 2004, 90 minutes — Réal. : Giddi Dar — Scén. : Giddi Dar — Int. : Shuli Rand, Michal Bat-Sheva Rand, Shaul Mizrahi, Ilan Gunani, Avraham Abutboul, Yonathan Danino — Dist. : Alliance — Cote : **1/2